

éclectique, ne contribuent à fabriquer de la force souveraine. S. M. Alphonse XIII éprouve à quel point son auguste mère fut bien inspirée en dirigeant de ce côté son activité et son ardeur naissantes. Nul doute qu'à leur tour les enfants du prince héritier de l'empire allemand ne soient incités à la culture virile de leur énergie musculaire. On pourrait, longuement philosopher sur ce sujet et il y aurait un beau parallèle à tracer entre l'équilibre de force et de volonté, d'une part — de sang-froid et de contrainte de soi-même, d'autre part que l'athlétisme développe dans l'individu et qui est indispensable aussi au monarque moderne pour bien remplir sa tâche si difficile, tâche dans laquelle l'initiative et l'abstention doivent perpétuellement s'alterner. Mais nous nous défendons de vouloir traiter à fond ici ce grave sujet et voulons nous borner à le silhouetter en signalant au passage l'acte sportif si charmant que vient d'accomplir S. A. I. le Kronprinz, non sans saluer d'un hommage ému cet autre jeune prince envers qui le destin et les hommes se sont montrés si cruels et qui tomba l'autre jour dans un lâche guet-apens aux côtés de son royal père dont il partageait les goûts athlétiques. Celui-là aussi s'exerçait à la difficile alternance de l'initiative et de l'abstention ; mais le crime ne lui a point laissé le temps de donner sa mesure.



## LES SPORTS DE NEIGE <sup>(1)</sup>



### II. — Le Ski

Il est tout à fait étrange que le ski — connu et employé de temps immémorial — ne soit devenu « sport » qu'à une époque toute récente. En effet, c'est en 1879 que fut courue aux environs de Kristiania la première course de skis; l'année suivante en 1880 fut fondé le *Kristiania Ski Club*, premier du nom. Or, venu vraisemblablement d'Asie où certaines peuplades arriérées le pratiquent encore sous sa forme la plus embryonnaire, le ski

(1) Voir la Revue Olympique de janvier 1908.

était déjà populaire dans les pays scandinaves il y a mille ans. Les dieux du Walhalla ne dédaignaient pas s'en servir; et lorsque Freyja retenue prisonnière dans les montagnes par les géants est enfin délivrée, c'est grâce à la vitesse de leurs skis que ses ravisseurs la font échapper. Wagner a négligé ce détail ; c'eût été pourtant une jolie occasion de nous donner le « motif du ski ». Le roi Sveire, dès l'an 1200, était en possession d'un corps de skieurs émérites. Gustave-Adolphe et Charles VI s'en servirent également pour faire le service d'éclaireurs. Au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, des compagnies régulières de skieurs furent adjointes à l'armée norvégienne et, un peu plus tard, des écoles militaires furent ouvertes à Trondhjem et à Kongsvinger, en sorte que, lors de leur guerre de 1808 contre les Suédois, les Norvégiens eurent à leur disposition un effectif de près de deux mille skieurs. Il va de soi que la Scandinavie est le seul pays où des effectifs aussi importants puissent être utilisés militairement. Partout ailleurs il ne peut s'agir que des services de renseignements et de couverture. Ainsi le comprennent les Allemands, les Autrichiens, les Italiens, les Suisses, les Français, les Japonais, les Russes, qui tour à tour ont admis le ski dans leurs armées, mais depuis une vingtaine d'années seulement. Jusque-là, l'admirable engin demeurait ignoré. Il avait pourtant pénétré jadis jusque dans l'Europe centrale car un auteur fort véridique, écrivant en 1689, le décrit comme passé dans les habitudes des paysans de la Carniole, principalement des districts environnant Aursperg. Il s'agissait comme en Asie d'un ski plus que rudimentaire ; de bonne heure au contraire, Lapons et Norvégiens le perfectionnent et il n'en est que plus remarquable de constater combien de temps dut s'écouler encore avant que l'instinct sportif vienne se l'annexer. Encore fallut-il pour en arriver-là le récit par le glorieux Nansen de sa fameuse traversée du Groenland, exploit que seul l'emploi du ski avait rendu possible.

Le ski passe partout, voilà son grand mérite et ce qui lui assurerait une supériorité formidable sur tout autre engin destiné à progresser sur la neige. Il passe facilement ou laborieusement, rapidement ou lentement, par voie directe ou détournée, mais il passe avec certitude et sécurité. Ni descriptions, ni théories ne sont ici de mise. Rien ne vaut deux heures d'expérience personnelle pour ancrer les convictions dans le cerveau. Sur cette même neige où l'instant d'avant vous enfonciez jusqu'aux hanches tant elle

était molle et épaisse, les skis, dès que vous les avez aux pieds, vous soutiennent miraculeusement marquant à peine derrière eux de légers sillons. Leur apparence encombrante est trompeuse et, même à travers bois, le skieur arrive à se glisser avec une singulière prestesse. Le rocher seul est son ennemi et l'oblige à se déchausser pour jeter sur son épaule et porter à son tour l'engin qui le portait jusque-là.

Un ski est une planche de bois large de sept à neuf centimètres, longue de deux mètres ou même davantage, épaisse de un centimètre environ à ses extrémités, de trois en son milieu. Cette planche présente en outre une double courbure et si, la posant à plat sur une table, vous la regardez de profil, vous apercevez qu'elle touche la table en deux points seulement : à son extrémité postérieure et à quarante centimètres à peu près de son extrémité antérieure laquelle se termine en pointe et se relève lentement jusqu'à une hauteur de quinze à vingt centimètres du sol. Cette courbure-là permet au skieur de fixer sa direction, d'aborder librement le tracé de son sillon. L'autre courbure (celle du centre) est destinée à donner de l'élasticité à l'appareil; elle est en rapport avec le poids du skieur et correspond au degré de pression produit par ce poids, de façon que les skis une fois montés soient d'un bout à l'autre de leur surface de glissement en contact égal avec la neige ; enfin, une rainure large d'un centimètre et profonde d'un demi centimètre est tracée sous le ski et tout du long ; ce rien suffit à donner prise sur la neige et à empêcher les déviations latérales.

Le ski se fabrique en plusieurs espèces de bois, notamment en frêne. Sa surface de glissement soigneusement rabotée et enduite à l'état de neuf de nombreuses couches d'huile de lin tiédie, peut être avantageusement frottée de cire quand on veut la rendre plus glissante.

L'attache par laquelle le pied est relié au ski doit naturellement posséder des qualités assez contradictoires ; elle doit être solide et légère, adhérer fortement et ne pas serrer, etc... ce qui importe le plus c'est qu'elle ait assez de rigidité pour maintenir la direction ferme et assez peu pour ne pas tordre le pied en cas de chute. Il y a de très nombreux systèmes d'attache ; mais ils se réduisent en somme à deux types : attaches à courroies et attaches à semelles. Les premières laissent la chaussure du skieur à découvert ; les secondes l'encastrent dans une semelle munie d'une talonnière à courroie. Cette semelle bien entendu est flexible car il n'y a jamais

que la partie tout à fait antérieure du pied qui doit adhérer de façon permanente au ski. N'oublions pas en effet qu'à la différence du patineur, le skieur laisse toujours son ski en contact avec la neige ; le pied doit donc s'en pouvoir détacher partiellement, pour autoriser les mouvements de la marche.

Ceci suffit à faire comprendre que skier n'est pas l'équivalent sur la neige de patiner sur la glace comme l'écrivent périodiquement de braves chroniqueurs soucieux de faire « bien comprendre » à leurs lecteurs de quoi il s'agit. Comment patinerait-on avec des patins de plus de deux mètres de long aux pieds ? La première règle à suivre est naturellement de tenir ses skis rapprochés l'un de l'autre et dans un exact parallélisme. Cette règle ne souffre que de rares exceptions en montée ou pour freiner à la descente, mais le débutant n'a pas à en tenir compte et tout son effort doit tendre d'abord à glisser bien parallèlement. Ce à quoi il doit s'exercer ensuite, c'est à virer de pied ferme. Le mouvement a l'air difficile ; il ne l'est guère surtout avec l'appui des bâtons que le skieur porte avec lui pour s'aider au besoin dans les hasards de sa route. Il consiste à lever la jambe assez haut pour retourner son ski vers la direction nouvelle que l'on veut prendre et le reposer à plat à côté de l'autre mais en sens inverse. Le second ski suit alors facilement et pivote à son tour avec le corps.

Quand on sait virer, qu'on connaît les différents « trucs » à l'aide desquels le skieur monte les côtes sans risquer de glisser en arrière et qu'on peut descendre une pente de raideur moyenne sans se crispier ni s'effrayer de la vitesse croissante, il reste la chose la plus difficile, et pourtant la plus nécessaire, qui est de s'arrêter. Un obstacle, en effet, peut toujours se dresser devant vous inopinément et alors, que devenir ? Fort heureusement, la nature y pourvoit en mettant sous vos pas un tapis moelleux sur lequel vous n'avez — tant que vous ne possédez pas le « telemark » et le « kristiania », — qu'à vous laisser choir de côté. Le telemark et le kristiania permettent l'arrêt brusque en pleine vitesse sans tomber. Mais il est malaisé d'arriver à les bien pratiquer. En attendant, la chute volontaire vous empêche de rien craindre car cette suprême ressource ne comporterait, au pire, qu'une légère contusion.

Il y a encore le saut et le *skikjoring* qui, avec la descente en vitesse vertigineuse des pentes les plus raides, constituent de furieux plaisirs. Le saut dont il s'agit ici s'exécute toujours eu

profondeur sur une pente rapide. Le coureur prend son Plan en descendant cette pente, se ramasse et se lance en l'air à l'endroit fixé (par un petit palier soit naturel, soit artificiel), et à la retombée poursuit sa course. Les pistes de saut normales présentent, en général, une inclinaison de vingt à trente degrés. Quant au *skikjoring*, il consiste à se faire traîner par un cheval dont on tient en mains — à bonne distance — les rênes.

Quelques chiffres. Les moyennes de vitesse diffèrent beaucoup, selon la nature du terrain et l'état de la neige. Sur piste tout à fait horizontale, la meilleure moyenne a été de trois minutes trente secondes pour le kilomètre; en terrain brisé et coupé, de quatre minutes cinquante six secondes. C'est ainsi que, dans le premier cas, on a pu faire trente kilomètres en une heure quarante-six et, dans le second, cinquante kilomètres en quatre heures vingt-six. Le parcours le plus long qui ait été effectué en concours fut de deux cent vingt kilomètres, en Laponie. Six Lapons couvrirent cette distance, le premier en vingt et une heures vingt, et le dernier en vingt-deux heures. Les vainqueurs étaient des hommes de trente-sept à quarante ans. Ce point est à considérer : il indique l'avantage que donne au skieur l'expérience. L'état de la neige joue un rôle considérable dans ce sport et il est fort utile d'y avoir acquis une grande et longue expérience.

Nous n'en dirons pas davantage sur le ski, non plus que sur ses innombrables applications utilitaires. Aussi bien, est-ce là un sujet qu'on ne peut traiter en un article. Parmi les ouvrages consacrés au ski, il en est un qu'on ne saurait trop recommander. C'est le manuel du D<sup>r</sup> Paulke (*Der Skilauf, Freiburg, i Br.* ; il a été traduit en français). Nous nous bornerons, en terminant, à dire deux mots de l'esthétique du ski et de sa valeur hygiénique.

Le skieur un peu agile glissant le long d'une pente, sautant ou se faisant remorquer par un cheval, présente un spectacle très gracieux. La montée, naturellement, est moins gracieuse. Ce qui est franchement laid, si rapidement que ce soit exécuté, c'est le virage de pied ferme. Il n'en reste pas moins que le ski compte parmi les plus jolis sports, ceux qui avantagent le mieux l'homme et le font valoir. La tenue, sans doute, y est pour beaucoup mais, en dehors des longues excursions nécessitant un bagage dont la forme manque toujours d'élégance, il dépend de chacun de « soigner sa silhouette », pour peu qu'il y tienne.

La valeur hygiénique du ski est de tout premier ordre. Exercice

essentiellement de plein air et d'air pur, il se compose de mouvements d'une énergie modérée, bien liés les uns aux autres sans secousses ni « emballements ». On a dit de lui qu'il était le meilleur médecin des tuberculeux et des neurasthéniques. S'il s'agit de malades du premier degré, la chose est hors de doute.

---

## CHRONIQUE DU MOIS

---

### LE KNOCK-OUT

Il est un sport admirable — la boxe — qu'on est en train de suicider. La faute n'en est pas tant aux boxeurs qu'aux spectateurs. Outre-Manche et Outre-Océan (qu'on ne perde point ceci de vue), il y a à peu près *un* boxeur pour *deux cents* spectateurs, c'est-à-dire une pléiade d'athlètes de profession entraînés à fond pour le plaisir de quelques milliers d'assistants enthousiastes. Et ce qui les enthousiasme, ces assistants, c'est de voir un combat réel, aussi réel que possible, terminé par un indiscutable « knock-out », c'est-à-dire une mise hors de combat effective. Cela est très beau, en effet, comme l'est d'ailleurs une bataille de cerfs, d'éléphants, de chevaux sauvages, voire même de coqs. Cela est beau comme toute ruée de deux animaux l'un sur l'autre et l'animal humain, par l'intelligence qu'il y déploie, augmente encore l'intérêt du spectacle. Reste à savoir si ledit spectacle est sain — vieille question sur laquelle nous ne nous attarderons pas — et en quoi il aide au développement sportif de la boxe. Admettons sans discussion que la vue de tels combats n'aille rien remuer de mauvais au fond de nous-mêmes, qu'elle donne le seul goût de la force sans éveiller les dangereux instincts de violence; encore une fois, nous laissons de côté aujourd'hui ce sujet si souvent traité à propos des courses de taureaux, par exemple, et nullement épuisé; admettons, pourtant, que le procès ait cessé d'être *adhuc sub judice*. Il reste le point de vue sportif qu'on ne nous en voudra pas de faire passer ici en premier lieu.

Il n'existe pas de rencontre sportive dans laquelle la convention